

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 20 OCTOBRE 1888

## SOMMAIRE

**TEXTE :** Entre-Nous, par G. D. — Poésie : La mère de l'épousée, par R. G. Dutanel. — Notice biographique, par Paul Durand. — Dame ou femme. — Rupture de banc, par O. Prédels. — Le retour au pays, par P. Colomier. — Nos gravures. — En fumant, par Raoul Renault. — La femme. — Les dix commandements du genre. — Usages et coutumes. — Connaissances utiles. — Choses et autres.

**GRAVURES :** Un mariage, en b.illon. — L'éducation de saint Louis. — Gravure du feuilleton.

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

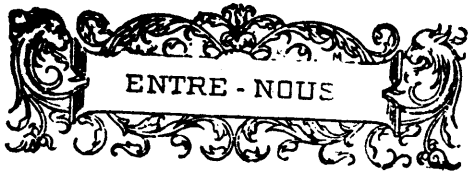
1re Prime	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	25
3me "	-	-	-	15
4me "	-	-	-	10
5me "	-	-	-	5
6me "	-	-	-	4
7me "	-	-	-	3
8me "	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	86
94 Primes				\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## NOS PRIMES

Au dernier tirage mensuel de nos primes, M. Louis L. Dion, rédacteur du *Journal de Québec*, a gagné la prime de \$50.00; M. Délyme Hulon, 302, rue Saint-Jean, Québec, \$25.00; ma lame Venance Côté, 16, rue Sainte-Emilie, Saint-Henri de Montréal, \$4.00; M. H. T. Lévy, 20, rue St-Louis, Montréal, \$3.00, et M. Elouard Beaupré, 1126, rue Saint-Laurent, Montréal, \$2.00.

La liste complète des réclamants sera publiée la semaine prochaine.



**D**ÉCIDÉMENT, les baromètres sont dérangés. De malins esprits exercent sans doute sur eux une pression. J'entends maugréer contre la température, partout ce sont des mécontentements, des illusions déçues, des fêtes manquées, des courses interrompues. Plusieurs sont revenus de la campagne qui ne désiraient pas revenir de si tôt.

L'automne s'annonce par une vilaine préface. Les pluies torrentielles se succèdent, je pourrais même dire, s'étagent. Le temps s'écoule entre une fraîche matinée ensoleillée et une après-midi pleine de bourrasque et de vent froid. Aujourd'hui c'est une atmosphère claire et limpide; les grives et les pinsons échangent leurs notes gaies à travers les branches qu'un souffle émonde de leurs feuilles. Les arbres se nuancent sur un fond d'azur, offrant à l'œil charmé la gamme complète des couleurs; c'est une douce brise qui gonfle les voiles, pleure dans les saules, rit sur les grèves; enfin c'est un épanouissement des mille beautés des champs et des bois.

Demain, c'est le revers de la médaille, les grives ont fait place aux oiseaux de malheur, la rafale fouette les grands chênes qui battent l'air de leurs longs fémurs mutilés, maigres, laids; des nuages noirs et grisâtres, portant dans leurs flancs la dévastation, courent dans le ciel, en laissant tomber sur le sol une bordée de grêlons.

Le vent est brutal.

Il n'épargne pas plus nos érables que les lise-

rons des allées désertes. C'est une transformation continue.

\* \* \* Cependant, il se trouve encore des gens qui préfèrent, même dans cette saison de l'année, à la fumée épaisse qui s'échappe des cheminées des villes, à l'odeur âcre se dégageant de l'asphalte des trottoirs, les brumes légères de la campagne qui bordent, au matin, les forêts violacées, tombent en bruine dans la rivière ou s'élèvent graduellement dans l'air, comme l'encens de nos temples montant de l'urne symbolique au fond bleu de l'abside,

Et je les approuve de ne pas mettre fin si tôt à leur villégiature.

Car l'automne, c'est la plus belle saison de l'année. Vous avez toutes les joies du printemps sans en avoir les désillusions. S'il grêle, s'il pleut ou s'il vante, un bon feu de bois sec, réunis autour du foyer et la lecture en famille, nous fait trouver délicieux le séjour de la maison. Et puis, quelle est suave cette mélancolie bercée au tintement de la vitre par une fine pluie!

En automne, il n'y a pas de déception possible. Vous vous attendez toujours au mauvais temps, et quand il ne vient pas vous en êtes réjouis.

Ces dernières belles journées de l'année sont comme les derniers reflets qu'une lampe projette avant de s'éteindre et qui brillent d'un éclat plus vif, pour parler le langage de Lamartine. Rien d'enivrant comme ces crépuscules qui laissent croire encore à la lumière et préparent lentement, sans secousse, à la sombre horreur des nuits.

Elles sont charmantes, les promenades à travers les prés, qui revêtent parfois une nouvelle verdure; elle est splendide cette lutte de la nature affaiblie, dont la vie en elle se décroche comme on dégrafe une armure sur une panoplie. Dans ses derniers efforts pour se soustraire à la mort dont elle s'imprègne malgré elle, dans son dépérissement même qui laisse prévoir pourtant un regain de vitalité pour plus tard, elle est sublime à voir et à contempler.

\* \* \* Les passions humaines sont aussi déchaînées que les éléments de l'air. Il pleut des élections comme il pleut des grêlons.

Aussi, dans ces temps d'incertitude dans les événements, de misère, de souffrance, dans ces temps où la sagesse s'est cachée bien loin de notre pauvre humanité, tout comme si elle craignait nos regards profanes, il me semble lui avoir vu le bout du nez ces jours-ci—qu'elle me pardonne cette inconvenance—dans un des quartiers les plus populeux de cette ville. Ces bons électeurs de Saint-Jean-Baptiste sont fatigués de tout ce fracas des élections.

Depuis plusieurs années, Pierre et Jacques se disputent leurs faveurs, et successivement vont occuper, au Conseil de leur cité, le fauteuil civique. C'est à qui fera dégringoler l'autre de ce sommet.

Dernièrement, ils sont revenus encore devant leurs électeurs, mais ces derniers, cette fois-ci, les ont élus tous deux.

On ne peut être plus sage ni plus désintéressé.

Cependant, la loi ne permet pas qu'il y ait deux échevins pour le même quartier. Dans cette alternative, c'est le Conseil qui prononcera le *dignus intrare*.

M'est avis que la question en litige est une question délicate pour le Conseil.

Ce serait peut-être mieux que St-Jean-Baptiste se passât d'un représentant pour un an.

A coup sûr il n'y perdrait rien. Il lui en reste toujours assez de deux pour ne rien faire. Combien même ces derniers ne se feraient pas aider par un troisième.

\* \* \* Tout le monde sait qu'il y a deux races dans le Canada: la race supérieure et la race inférieure. Dans presque tous les cas il a été prouvé que la race inférieure était supérieure à la supérieure.

Ceci a été démontré clairement la semaine dernière.

Son Excellence le lieutenant-gouverneur Angers, qui appartient à la race inférieure, a été l'objet d'une brillante réception au Conseil de

Ville. Le pro-maire, à qui était dévolue la tâche de recevoir dignement son hôte illustre, appartenait, lui, à la race supérieure.

Oh! il a fait les choses supérieurement. Il a fait des bévues supérieures, il a fait rire de lui d'une manière plus supérieure encore.

Je ne vous dis que cela.

Ceux qui ont eu l'honneur de le voir, assis derrière le lieutenant-gouverneur, les jambes croisées, la face rubicoude, les yeux sortis de la tête, puis se lever pour prononcer des paroles incohérentes, au milieu d'un rire inexlinguible, ont beaucoup admiré ce cachet supérieur particulier propre à la race à laquelle il appartient.

\* \* \* On a découvert Shakespeare l'incomparable tragédien anglais, voilà maintenant que l'on découvre Christoph Colomb. C'est raide, mais enfin ça y est. Il paraît que ce n'est pas lui qui a découvert l'Amérique. Le mérite en revient, dit-on, à un voyageur Vénitien, Nicolo Zeno, venu en Canada en 1390, un demi-siècle avant le protégé d'Isabelle d'Espagne.

Ce Nicolas Zeno entreprit, en 1375, un voyage d'agrément dans les mers du Nord et parvint aux îles Faroe.

Plus tard, Nicolo écrivit à son frère Antonio de venir le rejoindre, et après son arrivée en 1386, entreprit divers voyages de découvertes. Ils abordèrent à l'île Eslanda, (Islande, Engrouelanda, (Grœnland) Estotiland, (Terre-Nouvelle) Icaria, (Cap Breton) etc. Dans un autre voyage, les deux frères remontèrent le Saint-Laurent jusqu'au lac Erié, et en suivant la côte du New-Brunswick et de New-York, passèrent Long Island et arrivèrent probablement jusqu'à la baie de Charleston. Dans leurs lettres à un troisième frère, Carlo Zeno, un membre du Sénat de Venise, et plus tard du conseil de Doge, Nicolo et Antonio racontaient leurs découvertes, décrivaient les habitants et les produits des pays qu'ils visitaient, et en 1390 envoyèrent à Venise une carte extrêmement remarquable pour son exactitude. Terre Neuve, Cap Breton, la Nouvelle Ecosse, Acadie, la côte du Nouveau Brunswick, le cours du Saint-Laurent, le lac Ontario, y sont dessinés avec la plus grande précision, et cette carte est bien supérieure à toutes celles faites avant l'an 1650.

Les lettres de Nicolo et Antonio furent lues devant le Sénat de Venise par Carlo, et une copie de la carte fut, par ordre du Sénat, déposée dans les archives de Venise où elle existe encore aujourd'hui. Nicolo mourut à Estotiland (Terre-Neuve) en 1391, 4 ans après l'arrivée de Nicolo qui retourna à Venise en 1401. Il s'occupa immédiatement d'écrire une relation détaillée de ses voyages, mais il mourut malheureusement avant d'avoir eu le temps de le publier. Mais le manuscrit avait été vu par quelques personnes, et Marco Barbaro, dans son ouvrage sur la noblesse de Venise intitulé: "Di-cendenzs Patrizie" (Venise 1536) mentionnant les voyages et la relation des frères Zeno, Nicolo Zeno, arrière-petit-fils d'Antonio commença alors des recherches dans ses papiers de famille, mais il en avait détruit un grand nombre quelques années auparavant, et il ne retrouva que quelques lettres de Nicolo et la carte faite en 1390. Grâce à ces lettres il essaya de rétablir la relation d'Antonio, et publia une relation qui a soulevé au siècle dernier de vives attaques entre les érudits.

Moi, je trouve, en reconnaissant l'authenticité de ces découvertes des Zeno, que ces faits n'ont lèvent à Colomb aucune parcelle de sa gloire. Je pourrais ajouter que même avant Zeno les pêcheurs normands et basques faisaient la pêche sur les côtes de Terre-Neuve.

La gloire de Colomb n'est pas d'être parvenu à San Salvador, mais bien d'avoir révélé à toute l'Europe un nouveau continent.

C'est ce que ses devanciers dans les mers du Nord n'ont jamais fait.

\* \* \* Finissons par un mot drôle.

Quelqu'un disait devant un de mes amis:

— Mon cher, lorsque Caza fut enfin remis en liberté, il était fou de joie.

— Cela se conçoit, reprit l'autre, la crainte qu'il avait eue de perdre sa tête le lui avait fait perdre.

G. D.